

POÈMENVRAC (I)

Frédéric Jésus

MADemoiselle SURNATURELLE

Mademoiselle Surnaturelle, si vous saviez, mais peut-être savez-vous.
Est-ce magie, est-ce folie, si je me détruis quand vous vous construisez ?
Nos rendez-vous spectaculaires me font tourner la tête.
Avec vous, ce n'est pas question d'amour, mais de vie et de mort.
Je vous ai vue vomir la morte. Vous me voyez perplexe quant à la couleur de vos yeux.
Vos cadeaux sont inestimables et vénéreux,
vous dites qu'ils sont des morsures de diamant.

Cette momie entre vous et moi, que va-t-elle devenir ?
La peau de la panthère qui vous griffe est-elle tunique ou bien linceul ?
Irez-vous mourir dans les eaux de votre mémoire égyptienne ?

Que suis-je supposé vous apprendre ou vous promettre ?
Princesse torturée, voulez-vous muter en pauvre rassérénée ?
Je n'ai que des questions à vous poser, mais me comprenez-vous ?
Et si moi je vous comprends, quel effet cela vous fera-t-il ?
Méfiez-vous, car j'en profite pour me forger une théorie sur votre corps,
et peut-être va-t-elle finir par le cerner, bien qu'il soit sans limites.

Vous m'avez montré, Mademoiselle Surnaturelle, ce qu'étouffer signifiait pour vous
en cette nuit piquetée d'étoiles où vous avez vomi la morte qui en vous habitait.
Après quoi la princesse s'est calmée, son langage s'est fait cryptique,
son regard amusé, gris-bleu convaincu, indulgent, un brin moqueur :
elle se fait de plus en plus étrangère mais on s'habitue à sa présence.

Alors, Mademoiselle, la partie entre nous devient serrée, très serrée.
Je l'ai dit : question sans doute de vie et de mort. Ou, pire encore, d'oubli.
Un avenir de manutentionnaire dans l'usine à cheveux blancs vous menace.
Des cheveux blancs, quelle dérision pour vous, Mademoiselle, dont les cheveux de jais
vont se perdre au Mexique, dans la mémoire et la promesse d'un chignon halluciné !
Et je vous excuse du peu si vous restez à ce jour la fière indienne charpentée par sa natte :
l'oubli consisterait pour moi à vraiment vous oublier,
mais j'en oublie surnaturellement la possibilité.

BÉBÉ STOP & BLEU

Le monde lente spirale tourne et cherche la fin de ses errements et ne sait comment donner du sens à quoi que ce soit au profit de qui que ce soit quand bien même venant le demander ?

Un bébé dans les bras de son père cravaté basané assis sous le boulevard périphérique un bébé observe à travers le coton de la nuit les éclairs de métal qui fusent jaillissent brisures de lumière en mouvement et jamais ne s'arrêtent et jamais n'envisagent de mener quiconque jusqu'à la prochaine ville qui est là déjà et n'attend ni ne refuse personne.

Bien plus tard on le découvre adulte ou à peu près dans la cuisine à trois heures du matin à poil sous un imper militaire à siffler tout doucement l'ocre de l'ambre à guetter le message inattendu à attendre le tranchant d'une soudaine vérité à propos du présent et le présent le piège au fond de l'ambre justement mais ailleurs tout aussi bien à lui faire évoquer la lumière où ont trempé les plus désespérés des nuages des jours anciens et lui faire rompre le matelas pour y farfouiller à pleines mains vers le code ?

Et c'est le moment où le silence affronte le silence mais il ne reste plus une goutte d'espace pour mesurer l'erreur la nuit totale monte au visage les rêves bousculent la troupe dans un balancement unanime où l'on dit la terre trembler et la mer sourire à chacun de ses matelots perdus.

La spirale alors s'en va percer le diaphragme des ténèbres et voici la chambre blanche où se love se fige l'insomnie bien après la brûlure lorsque la poudre parsème tous les reliefs tous les reliefs tous les reliefs et que le corps prend goût à la caresse instantanée par-dessus les gerçures profondes là où se dit le reste de l'existence puisque d'existence il n'y a qu'entre dehors et dedans et le plaisir demeure dans les replis les courbes l'univers de la peau et le temps d'un effleurement le plaisir s'installe rutilant aberrant indocile maintenant le bébé s'éveille il n'est pas pressé de voir venir le monde à vrai dire les saluts l'indifférent les hommages ne le nourrissent pas les mots coulent à tire-caniveau et c'est par le suffrage ambigu de sa race qu'il se laisse porter à la tête

d'une forme absolue de l'indifférence.

Et c'est ainsi que le roi perd son royaume avant même que d'avoir abdicé.

Ce qui de lui est à jamais résorbé ne dura que l'espace d'une plainte où se concentrèrent la nuit qui le vit naître et la jouissance incomparable de celle qui y perdit son nom.

Oh bébé bleu de mon absence empereur fou de mon impertinence tu tais la règle que tu imposes au monde et dont il te faudra rendre compte et c'est au bout du compte par un autre témoignage que viendra s'écouler lente et sirupeuse la parole vraie de ta tiède existence et de celle-ci le diable s'en pardonne lui-même il n'y a rien d'autre à préserver.

Chante ô chante ta fameuse indifférence secoue le poumon rose au-dessus des cimetières et lorsque tout sera fièrement consommé blottis-toi tout au fond de ton écorce d'âge oui blottis-toi pour écouter le vent lorsqu'il fait pleurer les arbres.

PRESSÉ

La rue souffle,
tasse après tasse,
sur les étapes de
l'homme pressé
que je suis. Il y a
des clous partout
où je traverse,
mais je ne les
sens pas. A peine
si je cherche à les
voir. Je fredonne.
Un téléphone
sonne. Hurlent
les sirènes. Un
texte s'imprime
pâle au fond de
ma musique.
J'accélère
encore. Il me faut
arriver à temps
au lieu où l'on
m'indiquera le
prochain rendez-
vous. Je bouscule
les clochards au
pied de l'escalier.
Moins je pense,
plus j'existe. Pas
question de
s'arrêter sur la
piste. Je dis ce
que je fais, et je
fais ce que je dis.
Je mène
l'enquête pour
savoir quelle est
l'énigme.
Demain, il sera
trop tard pour
me souvenir
d'hier. J'écris
exactement ce
qu'il reste à
écrire. Je n'ai
rien. Je suis dans
tout ce qui reste.
Je cours vers la
promesse de

savoir pourquoi
je cours. Pas de
jour, pas de nuit,
mais le devoir
d'éclairer
l'alternance.
Belle et noble
tâche, mais
personne ne m'a
rien demandé. Ni
ne me
remerciera
d'avoir prévu la
prochaine chute.
D'avoir préparé
le dossier de la
prochaine
négociation.
Partout du sens,
où puiseront les
vitrines. Je le
sais. Je le dis.
Mal, mais je le
dis. Je l'écris.
Bien, mais c'est
trop d'effort de
me lire. Les
badauds sont
tout à leurs
réverbères. Je
suis déjà passé,
pipe au bec, pas
de chien. Ou
plutôt : un bout
de la laisse à la
main, l'autre
autour de mon
cou. Pas pour me
pendre, mais
pour ne pas me
perdre. Je suis
trop pressé pour
prendre le temps
de me perdre ou
de me pendre.
J'écoute au
minimum, et je
commente de

suite. Tout doit
paraître demain
matin. Pas
question de se
poser des
questions. Je
refuse les croche-
pattes des points
d'interrogation.
Je nie la valeur
des adjectifs. Un
bref instant, je
contemple les
contemplatifs.
Peuple étonnant,
à propos duquel
j'émets aussitôt
un avis définitif.
L'inactivité
humaine, voilà
mon meilleur
champ d'activité.
Je suis pressé
d'en tirer des
conclusions. Je
ne suis que
pressé. Je
renonce à ma
pulpe. Le rire est
dans le jus. De
midi à minuit et
de minuit à midi,
le soleil brille sur
mon cuir.
J'avance au gré
des expositions.
Mais j'avance. Si
je recule, ce n'est
qu'une nouvelle
façon d'avancer à
revers. Je sais
que je vais là où
ce qui est vrai
restera. Je n'y
peux rien. La
vérité n'a pas
besoin de moi.
J'ai besoin de

vérité, pas de me
reposer. Ce que
je dis devient ce
que je crois. Ce
que je crois
devient ce que je
suis. Ce que je
suis n'a déjà plus
d'importance.
Voilà pourquoi je
continue. Je ne
peux
m'empêcher de
ne jamais
m'arrêter. Je suis
pressé.

UN DIMANCHE CHEZ LES BRUEGEL

La forêt s'est laissé griffer par le givre.
L'hiver affûte ses exigences.
Sur les terres qu'il fera marécages,
les vaches déjà se résignent
et, les sabots dans la brume,
broutent une herbe fantomatique.
Le vent d'Ouest a déserté la plaine
et les éoliennes rouillent d'ennui.
Les maïs coupés boivent le peu de lumière
que les nuages abandonnent à l'horizon.
Entre les silos gorgés et les usines crevées,
un train passe en rêvant...

Un tunnel, une cave,
une grotte sous le château
et, immobiles dans les recoins,
anonymes et sans visages,
trois magiciennes habillées de rien
observent le visiteur,
la façon dont il se laisse envoûter
par les reflets du charbon,
la noire rutilance
des cheveux de la femme
en laquelle il vient de plonger.
Et comme elle l'enveloppe
dans la nacre toujours plus dense
de ses secrets,
surgissent de la pénombre
tout ce que la Flandre compte
de nobles et de rois,
de banquiers, de prélats.
Mais leurs atours brillent pâles
lorsqu'à l'épicentre de la vision,
au comble de l'illumination,
s'avance une vierge,
un enfant mort dans les bras.

Le vent du Nord dévore la plaine.
Un train passe en pleurant ...

L'AMOUR FRAPPE A LA PORTE.

L'amour frappe à la porte.

("Chacun y voit midi.")

Qui va donc lui ouvrir ? Qui donc ?

Séquence de la vie. Trou noir. Reprise de la manœuvre.

Qui va donc lui ouvrir ?

("On s'habitue à tout.")

Un homme — moi — une femme — elle — un enfant.

("Pourvu qu'elle ne vienne pas à la maison. Je ne veux pas. Le petit divan... S'il a besoin de quelque chose dans la nuit, il peut m'appeler" — "La caféine... Tu as lu l'article dans le journal ?")

Rires frais du côté de la trentaine. Le ventre. Le menton. Les poumons aussi, déjà en deuil.

("Il faut une petite lampe derrière. Le docteur a dit.")

Foutues grand-mères possessives, leur peau déjà tombée.

L'amour trébuche au paillason. Reprise tardive. Qui est là ? Qui es-tu ?

("Au revoir, bonne soirée, à bientôt.")

Le barman s'approche, me regarde, s'en fout.

("Un double express. Vous pouvez me donner un verre d'eau ?")

La vie coûte que coûte gagne ou perd du terrain.

("Un tas de petites choses comme ça.")

Comme ça ? Comme quoi ? Courants d'air, l'amour s'accroche, il se présente — papiers — pas de papiers.

("Alors bonsoir.")

Qui va venir ? Je ne suis pas, sans amour. Allô ? Oui, non, c'est ça, plus tard.

("Ça ne vous fait rien si j'encaisse le café ? Je pars.")

Je pars ?

Dehors la pluie, oui la pluie, merci sur mon visage, la boue au pied, dehors les phares qui m'aspirent, en avant comme avant, puzzles des visages oubliés, je ne veux plus de dettes, je ne rembourserai pas les miennes, que flotte le serpent et qu'il se morde la queue s'il le veut, je suis ailleurs, je suis ailleurs, un jour ailleurs peut-être mais ici l'amour frappe à la porte, moins fort déjà, oh je ne peux pas ouvrir, ni rien dire, attaché au lit, la langue trouée, surpris, médusé, disant les choses qui blessent, attirant et repoussant, élevé au lait du volcan, le feu dans la bouche, comment puis-je encore dire "entrez", il n'y a personne à l'intérieur et dehors trop de monde, tout est là pour promettre l'invasion, je n'y suis pas, j'y suis peut-être, je ne songe pas, ni ne rêve, cauchemar du silence, abomination des sens, dehors le monde dehors la vie, Californie des autres, rencontres auto-satisfaites des "moi-je" mais moi rien, moi que

dalle, moi touffe d'herbe couverte par la cendre et qui attend une vraie lave pour vraiment laver le champ jamais trop ardemment.

("On ferme !")

Indéfiniment.

Étouffé par le désir du feu du volcan qui maintenant se réveille en moi me brûle sans arrêt le feu le feu le feu la vie l'amour.

PHARMACIE CENTRALE

*« Pharmacie Centrale
ouverte jour et nuit »*

Sur le comptoir du rêve,
l'ordonnance dans mon poing
se froisse,
laisse goutter ses lettres,
prescriptions poisons
et jadis guérisons.
Le pharmacien s'insinue,
si blanc, l'œil désincarné.
Il propose fioles et potions,
cigarettes et magie,
excellence et tout venant,
étincelles et serpents.

Je ne dis pas oui,
je ne dis pas non.
Il y a sur le comptoir
une tâche de soleil
où se tord un rayon.
Une cliente impatiente
se plaint des radiations.

Pharmacie du centre
toujours prête à nourrir
les citoyens sans sève
en quête de bourgeons.
Il suffit d'un sourire
pour chasser leurs nuages,
suivi d'un élixir
pour laquer leur soleil.

Toutes les drogues sont là,
synthèses de la joie,
ombres de la peine.
Elles font tourner les hommes
autour de leur noyau.
Elles les font danser,
ivres de colère sans objet,

les pieds en sang,
envahisseurs envahis,
sur les débris tranchants
de la lune en morceaux.

La "Pharmacie Centrale"
propose pour finir
tous les cauchemars du monde.
sous l'étui des promesses.

LA QUESTION DES BATEAUX

Ces bateaux
au loin sur l'horizon
sont comme des étoiles.

Mais si les étoiles
étaient des bateaux ?

Et si le ciel était la terre ?
Et si la mer
tenait dans un verre d'eau ?

Et s'il était question
de passer la nuit
assis au bar du bout du monde ?

Et de passer tout un naufrage
à surveiller le phare ?

Et si demain était la veille
et qu'on ne cherche plus à voir
ce que jamais on a su voir ?

ÉTAT D'ALERTE

J'ai voulu écrire
un poème d'insomnie.
J'ai mis le réveil sur minuit,
le réveil a sonné,
et le même jour s'est levé.

Alors j'ai tracé les mots
avec l'encre de la lune
pour dire ce qui se tramait
sous la peau du miroir
dans l'angle du couloir.

Mais les mots ont disparu
et j'ai su que j'étais nu.

C'était la nudité de l'ombre,
celle qui jamais ne revêt
l'étoffe d'un reflet
et que jamais n'insultent
les slogans de l'illusion.

Il n'y a plus de possession
pour qui reste un étranger
en chacune de ses maisons.
Comme lui je n'entends plus sonner
les heures tombées du carillon.

Mais je vois tous ceux-là qui se taisent,
figés au bord du feu.
Et je vois se croiser, là où cessent leurs yeux,
les rides de l'amour enfui
et celles de la misanthropie.

Je mesure à leur obstination
combien le temps passé
à essayer de faire la paix
ne sert qu'à ôter ses gants
pour mieux stocker les munitions.

Et je reprends la veille,
comme si de l'aube venait l'alerte.

LE PRIX DU CHEVAL

J'ai fermé la fenêtre sur l'absurde,
tiré le rideau sur l'exil,
rempli mon verre de souvenirs
et songé à incendier les palimpsestes.

Mais face à face avec le mur,
j'ai joué une partie, partie de *go*,
pour aller nulle part, ou bien :
à l'est en friche de ma mémoire.

(Blotti dans un bar de village,
j'avais déjà voulu fuir la nausée,
tenté de négocier le prix du cheval,
mais le maquignon avait ricané.)

Alors j'ai décroché le téléphone,
j'ai parlé au hasard
avant de faire un numéro,
et puis j'ai raccroché.

Et lorsqu'un quidam est venu
réclamer les lettres non écrites,
il ne me restait plus guère d'idées,
sinon celle de l'assassiner.

Vraiment le siècle est bizarre,
mes mots inconsistants,
mes actes insignifiants,
et la fenêtre ferme mal.

LE SENS DE LA MARCHÉ

Accoudé contre un piquet,
un pied botté croisé devant l'autre,
vêtu de cuir,
je regarde impassible
l'enfant que j'étais,
la main soudée
dans celle de sa mère.

En sens inverse
passe une petite fille,
la main pareillement prisonnière
de celle de sa mère.

Je me retourne.
Elle se retourne.

Nos mères ne se retournent pas
et nous éloignent l'un de l'autre
en nous tirant à bout de bras.

La tête toujours tournée
dans le sens inverse de la marche,
je me cogne aux jambes
de l'homme immobile que je suis.

À « A »
(ET À QUELQUES AUTRES)

Ouverture de la porte et grincement de la tendance lourde. Froides méditations concoctées à base de mots. Mais de toutes façons : franchissement du seuil, pour la dernière fois, avec des yeux luisants de tristesse, des voix mouillées de larmes.

Et puis conduire un peu trop vite derrière un camion-citerne, et le mot "Total" qui nargue et faire bien attention à ne pas conclure "égale zéro" dans un virage qui serait beaucoup plus et bien moins qu'un tournant de la vie.

Comment ne pas éprouver cette fameuse "nostalgie sans contours" au souvenir encore frémissant de la plus douce des caresses, du tendre (tendre ?) parcours de ma main par la main d'A. qui, pour finir, me montre le vieux légionnaire et me dit : "C'est mon père" puis ajoute, roulant des yeux dans un éclat de rire : "C'est vous que je préférais" ? Bien sûr cette histoire n'était pas dans la réalité, bien sûr j'ai des comptes à rendre à la banque sociale des autres souvenirs pour avoir accepté d'échanger or, bijoux et éblouissements de fleurs avec elle, sans transaction légale pour en témoigner. Adieu pourtant, A., adieu.

Comment ne pas être tenté de renoncer à ce qu'il reste du monde lorsque Monsieur J. me prend la main pour essuyer ses larmes et dessus pose son front, lorsqu'il demande un cadeau avec tant de douce force que les poches de ma veste paraissent stupidement vides pour n'y répondre que par un peigne qui jamais ne le rendra suffisamment beau pour être admis ailleurs que dans ce premier et ultime asile ? Adieu pourtant, Monsieur J., adieu.

Comment ne pas se sentir plus lourd que le plomb de l'oubli lorsque Joseph H., en échange de la nouvelle adresse où il pourra m'écrire — sans payer le timbre, bien que je ne sois pas le président de la République — , me refille la sienne, indiquant en tout et pour tout celle du cachot consenti ? "Tu es un type bien", t'ai-je dit, "toi dont je ne supportais pas, il y a deux ans ou deux mois de cela, les demandes de poisson de sortir de son bocal". Mais aujourd'hui c'est moi qui sort, et seul. Peu importe la détresse de la raison, peu importe l'histoire de Jacob, puisque c'est toi aujourd'hui qui te noies ? Jusqu'où ira l'indicible, l'intémoignable de ta mort sociale ? Jusqu'où devra te conduire ta générosité avant que tu n'en meures ? Qui pourra te tendre l'invisible perche qui fera de toi l'accordéoniste que tu aurais pu être, et dont tu n'as que le sourire ? Bien sûr, ce n'est plus moi. Adieu, Joseph H., adieu.

Tu as été l'hystérique que je méritais. D'un même geste, tu m'as frappé et embrassé. Tu m'as craint, et je t'ai craint. Tu m'as montré le plus odieux de toi pour que ta conformité difforme m'apparaisse suturée de sainteté. Je t'ai redoutée à chaque jour de ta présence, qui pesait beaucoup plus que chaque jour de ma présence. Tu m'as offert la dernière image du piège, celle de ton corps bouffi d'injustes traitements s'accrochant dans la buée d'une cabine téléphonique isolée au cœur de la nuit à la voix de celui que tu disais débile mais auquel tu t'étais promise pour qu'il ne te touche pas. C'est sans regret de ma part, ton histoire était plus insupportable pour moi que pour toi. Adieu, "Mademoiselle" N., adieu.

Et toi enfin et encore, le légionnaire obscur qui te découvre mais trop tard, au soir de tes cinquante piges, une vocation de moine chartreux et autarcique, toi qui aimes la forêt tout autant que les murs, toi qui t'es gouré de siècle et dont le corps est parsemé des cicatrices des absurdes combats dont tu méprisais la cause, toi le bandit bien-aimé, le hors-la-loi contournant les miroirs, toi le poète crucifié au grillage qui te séparait, enfant, des cerises convoitées, toi aux cuites imprévisibles, toi qui as besoin d'exploser, toi dont l'odeur de sable a refroidi, adieu, puisque tu as choisi tes murs, adieu Monsieur G., adieu.

Mais c'est encore le sourire d'A. qui me revient pour "finir", ce sourire qui les vaut tous. Tu m'as appris, chère A., qu'on ne saurait craindre quiconque quand on est contraint d'aimer de la façon que tu m'as dite.

DÉPARTS

Par un demi-tour sur lui-même
l'homme exprime,
perplexe,
ce qui entrave son départ.

Il a deux trois idées en tête
dont pour l'heure il ne sait rien
ou presque.

Dès qu'il fait volte-face
il croit percevoir
ou presque
la raison qui lui a fait perdre
la raison de son départ.

Alors il se retourne,
perplexe.

NOTES PRÉLIMINAIRES AU TRAITÉ DU DÉSESPOIR

Il n'y a pas de "je" pour signer le traité du désespoir.
 Il n'y en a jamais eu.
 Seule s'active une respiration qui aurait pu être évitée.
 Le prix de l'existence est une impensable douleur
 inscrite en débitrice
 au compte d'une jouissance de quelques secondes.
 Longue errance aveugle parmi une foule d'aveugles
 qui croient entendre parce qu'on leur dit qu'ils voient.
 Long silence d'une surdité ouverte à tous les messages
 que des aveugles déchiffrent à tue-tête
 pour faire croire qu'ils y entendent quelque chose.
 Et comment ne pas les croire,
 puisque leur présence s'impose
 comme l'objet vénéré de leur méconnaissance ?

Le monde est le début de tout :
 nos discours sur ce thème n'ont d'autre source
 que la vague biologie dont nous sommes reproduits.
 La frontière de nos savoirs est la peau
 dont nul toucher, nulle effraction ne viendront à bout.
 Nous nous débattons sans trêve
 dans l'ignorance de notre ignorance,
 fascinés par l'ombre des certitudes
 qu'un soleil clandestin projette en les reniant
 sur l'écran moite du désir et des mirages.
 Pourquoi donc tant d'énergie agitée en vain
 jusqu'à la délivrance de la mort ?
 Gaspillage de gestes et d'intentions,
 pays bas de la révolte,
 hautes terres de la désillusion,
 géographies rituelles du carnage :
 la liste est infinie de la vanité des formes de la vie.

Insupportable désir de vivre.
 Inutile nécessité de rendre la copie.
 Honnêteté suprême de rendre copie blanche.
 "Je" n'a rien fait, n'a rien dit, n'a rien écrit.
 Si "je" a dormi, c'est sans rêve,

toutes molécules dispersées à l'origine des temps,
poussière cosmique d'avant le commencement.
"Je" refuse de se porter garant.
"Je" n'a aucun mandat.
"Je" n'offre rien et n'a rien demandé.
"Je" ne se donne pas la peine de surmonter sa peine.
"Je" n'y est pour rien ni pour personne.
"Je" n'est ni espoir, ni désespoir.
"Je" ne souffre ni ne meurt ni ne vit.
"Je" n'est pas,
"Je" n'est pas même ce moment
où se dit que "je" n'est pas.

"Je" ne renonce à rien ni à tout
car "je" ne connaît rien qui appelle au renoncement.

CE QU'IL RESTE DES COLÈRES

J'ai traversé les routes clandestines
les clairières de haut soleil,
et d'autres herbes folles
des âges de la vie.
Mais toujours les éclats de colère
ont desséché mes nerfs.

Vagabond de l'aube usurière,
j'ai laissé le chemin me guider
vers le zénith et ses poussières.
J'ai trouvé sous les pierres
mille insectes pathétiques
presque honteux de leur naissance.

Puis j'ai abusé de toi,
l'étrangère du vallon,
avec mes mots de lave
et mes silences abrupts.

Et j'ai composé pour toi
le chant des déchirures
infiniment dédié
au seul feu de tes lèvres.

Mais quand le temps est venu
de rebrousser chemin,
je n'ai plus reconnu
ni les fièvres ni les pierres.

Et le soleil a salué
avant de disparaître
les ruines de l'enfance,
les clairières de haute lune,
et ce qu'il reste des colères
lorsque l'espoir est massacré.

DESTINS DES MESSAGES

Les messages en vrac
coulent sur les murs.
Leurs lettres s'entremêlent
et suivent la pente unique
qui file vers le caniveau.
Les passants qui les piétinent,
sont bien trop occupés
à négocier leur âge,
à lisser leur plumage,
pour prendre un peu le temps
de penser aux messages.

Alors, dites-vous,
vous qui prétendez passer
toujours à contre-pente,
ces messages,
qui les ramassera ?

Sûrement pas moi,
répond le sage,
en quête du sens absolu,
de la dilution des sens.

Pourquoi pas moi ?
se dit le fou
qui paye en monnaie de sens
l'inflation de sa jouissance.

Et vous ?

IL NE S'EST RIEN PASSÉ

Dernière caresse de l'insomnie,
avec les nerfs en vrille
sur fond de calme plat.

Effluves rescapés, évadés,
calibrés aux spires de la fête,
des fragments de sourires
passent en flottant
sur des visages absents,
et des douleurs se taisent
le temps d'une amnésie.

Le bout d'une cigarette
rougeoie sur le pont de minuit.
Première brûlure de l'insomnie.

ECCE HOMO

Il trébuche en plein soleil,
les yeux mouillés de larmes-sueur.
Autour de lui, systématiques,
les chiens donnent de la voix,
Plus généreux encore,
les enfants lui jettent des cailloux.
La foule se languit en cet après-midi,
elle en appelle au spectacle et au sang.
Elle croit injurier sa victime,
et ne cesse de l'encourager.

Mais passés les dos fourbes
et les poitrails rugissants,
le chemin s'ouvre sur le désert
et l'horizon tremble d'émotion.

Le fils de l'homme, déshérité,
a des visions de calice.
Ses lèvres desséchées
hésitent et balbutient,
en quête du très vieux baiser,
qu'elles n'ont pas su rendre au traître.
Il a trop bu le vin des noces,
trop chanté son propre sacrifice,
et versé trop de mots sur les moissons.
Il goutte maintenant le vinaigre d'après la vie.
Même les figuiers détournent leurs bourgeons.
Il croit parler mais il gémit.
L'âne et le bœuf, indifférents,
sucent le sel de l'amnésie.

Il tombe gravement. Sur ses anciennes plaies
viennent butiner les mouches
et se poser la compassion d'une femme
qui lui sourit au détour du chemin.
Il voit ses belles épaules qui se courbent.

Voici maintenant qu'une cabane
se présente à l'ennemi de la foule
comme la chance d'une halte, le temps d'un répit,
le banc sur lequel on refait sa salive.
Sur le seuil, calé contre une poutre,
un homme fixe la scène de son regard de paille.
Entre ses mains polies par le commerce
un chapelet d'ébène glisse lentement.
L'homme de passion, sans se hâter,
vers l'homme de raison dirige sa fatigue
et à ses pieds dépose son fardeau.
Ni l'un ni l'autre n'ont lieu de se saluer :
depuis des siècles, le rendez-vous était fixé.
Lui, le riche marchand, et lui, le supplicié.
L'un, de sa chair payant la faute,
et l'autre, toujours en quête d'un marché.

La ville enfin retient son souffle
comme on retient au large le bateau et la peste.
Quelques oiseaux planent sur la foule
qui se tait. Le ciel guette le dialogue
des deux hommes figés sous la lumière.

"Ce bois m'éreinte et me consume,
donnes-moi un peu d'eau", dit le supplicié.
"Après tout, ce sont aussi tes peines que je porte,
c'est le poids de ta naissance qui me brise le dos".
Mais l'autre lui montre du doigt
ses pieds nus endurcis par les pistes :
"Comme moi tu es juif, et juif tu resteras.
Celui que l'on dit roi ne peut mendier pour son repos.
Tu n'es qu'à quelques pas de l'agonie et de la gloire.
Il me reste l'éternité des routes
pour vendre les clous et le bois".

Sur ces mots, les deux hommes se séparent.
L'un a refusé d'offrir l'eau, et l'autre le pardon.
Même le serpent sous la pierre n'a pu savoir
lequel des deux va errer devant l'autre.

FRICHES

Lorsque mes paroles ne seront plus qu'échos
et mes secousses traces dans la poussière alentour,
je me réveillerai avec des étoiles dans les cheveux
et je sèmerai un infini silence le long des rues en friche.

TENTATION DE LA RETRAITE

Les nuages traversaient le ciel
à une vitesse aphrodisiaque.
Le ciel, d'un air absent,
souriait aux vivants.

On sentait qu'à s'aimer
sous de telles auspices
pouvait naître l'espoir
d'une autre génération.

Mais au carrefour des sentiments
on signale une collision.
On continue à faire de bons morts
avec de mauvais vivants.

LA NUIT TOMBE EN TROMBES

Les tropiques
en cascade
sur la tôle
des baraques.

Les croupes
et les torsos,
les citrons
sur le cœur.

Les hoquets
de la danse,
les sorciers
sans message.

L'inquiétude
se conjugue
en créole,
en piments.

L'épicière
vit sans doute
et s'affaire
sous le vent.

Caraïbes
trop faciles
et colons
ventripotents.

La nuit tombe
en trombes.

SI J'OSE

Désir blanc dans la nuit,
dévoré par les bêtes,
dérouté, dérouté,
l'Afrique.

Par le sperme des plantes,
par l'alcool des tropiques,
dérouté de ma race
d'Europe.

Continents en cavale,
écrans noirs du soleil,
impulsions en rafales,
sauvages.

Je n'ai plus de sosie,
je n'ai pas d'autre envie,
j'habite où s'insinue
la vie.

Par la chute des corps,
sur la demeure des morts,
je vois l'intérieur de ce qui est
dehors.

Devenu presque lâche
à l'heure où l'on se cache,
du remords je sais le mot
de passe.

Et décimé par la suie,
puis déridé par la pluie,
aux lisières de l'ennui,
je dors.

Mais à l'heure où sans ambages
se décide mon sort
et s'approximent mes torts,
je nage.

Ce que disent les amis,
et tout ce qu'offre la vie,
j'en aurai l'usufruit
si j'ose.

ÉROSION DES POCHEs

Je suis de ces hommes
à la révolte déplumée
qui vont les poches
toujours plus trouées.

(Je vois la foule de nos générations
occupée à ne pas se taire
à ventriloquer à ras de terre.

Je nous revois dans les sables mouvants,
ceux qui se débattent et ceux qui sombrent,
tous à l'enseigne du cheval pâle.
Un autre jour, orphelins des meilleures chimères,
je nous vois agrippés aux rochers,
et nos ongles saignent,
nos cuisses sont striées de plaies.
Et nous en voulons à nos songes,
nous en voulons même à nos ombres.

Autant cicatriser dans l'eau de mer !
Embrassons donc tous ces rochers
et vivons morts d'y être nés.)

Nulle tempête,
mais non.
Lente érosion,
mais oui.

EN ATTENDANT L'AUBE

Le monde réel est quelque part,
dedans ou dessous la piscine,
et la piscine a belle allure en plein soleil.
Les employés travaillent dur et bien
pour faire oublier quelque chose,
on ne sait plus quoi.

Mais ce soir on a vidé la piscine.
Les employés ont javellisé à tour de bras,
raclé le bleu sur le fond des illusions,
et s'en sont allés comme des crabes.
Les buissons tout autour
vivent sous le règne nyctémère
des insectes.

Ce n'est pas tout.
Du casino tout proche,
livide sous la lune,
sort un homme désamidonné
Son complet blanc est débraillé.
Comme il se doit, il vient de jouer.
Comme de juste il vient de perdre
épingle à cravate et boutons de manchettes.
Sans les avoir jouées, il a aussi perdu
cravate, manchettes, une chaussette sur deux
et même ses lunettes de lune.

Un homme donc,
aussi myope qu'il y paraît,
s'approche de la piscine,
hume l'air chargé de chlore,
trouve au plongoir une allure de potence
et ricane en pleine ivresse au nez des conventions.

L'ascension est aussi preste
que sur la dent des neiges,
comme si l'air des cimes
pouvait faire oublier quelque chose,
mais l'homme a oublié quoi,
quoiqu'au moment où il plonge,
tête première, bras collés aux oreilles,
il fasse mine de s'en souvenir.

C'est au tour des crabes et des araignées
de ricaner tout cru du fond de la piscine
et puis de récolter la mise.

Les employés prennent jusqu'à l'aube
un repos bien mérité.

ALLER SIMPLE

Un soir je ne rentrerai pas.
J'aurai tellement besoin de vivre,
de rire et d'aimer,
et de boire et de chanter,
que plus rien ne me retiendra
de ne pas rentrer chez moi.
Dans la demeure où je ne suis pas,
peut-être bien qu'on m'attendra,
et peut-être pas.
Je ne sais pas.
Toute la question est là,
et la question n'y est pas.

Et si à la douane des désirs
ce que j'apporte est refoulé,
si la méfiance plante ses taxes
comme banderilles en chair,
alors je n'insisterai pas,
alors rien ne s'imposera :
les châteaux resteront en Espagne
et mes amours à l'étranger.

PÉRIODE ROSE

Tu attises la surprise
jusqu'au prisme de béton
où le métro m'abandonne
en quête de tes bras.

C'est pour un rire de tes yeux
que se tend l'arc-en-ciel.
Et je ne sais rien de mieux
que d'en être la flèche.

Et je ne peux croire en un dieu
capable de nous séparer.

"LA FORME, C'EST LE FOND QUI REMONTE A LA SURFACE"

Le fond est envahi de formes
 qui flottent, s'épuisent et retombent.
 Les formes n'y mettent plus les formes,
 et le fond est plein de vide.
 Trop de semblant rôde à la surface,
 et il n'est rien de pire que le semblant
 pour se répandre en marée noire.

Tout est donc à repeindre à zéro.
 Nettoyage par le rire.
 Excessive économie d'excès.
 Disponibilité opiniâtre.
 Énième rupture avec la langue de bois
 et transformation d'icelle en bois dont on se chauffe.
 Attention : pas de repli dans tour d'ivoire.
 Ni calembredaines savamment ajustées.
 Pas de formes pour la forme.
 Pas de fond sans fond.

Vivre en déambulateur des trottoirs,
 sans rien exiger,
 ni rien concéder aux jaloux câlins
 des enjôleuses geôles
 où l'on se consume en pamphlets.
 Mais jouir du moindre nuage,
 se répandre en jubilations sous la pluie,
 rayonner de soleil de part et d'autre de l'horizon,
 puis compter les lunes dans le ciel
 et les étoiles itou comme des promesses.

Mieux est de ris que de haines écrire,
 pour ce qu'aimer est plus propre pour l'homme,
 pour ce que mieux vaut soigner
 les bien-portants que les malades
 et le fond pour la forme :
 vivez sans masque !

NORD – SUD / MIDI – MINUIT

L'aiguilleur du temps
tout le temps se faufile.
Ombres sur le visage,
rides sur l'horloge :
son sourire
est impénétrable.

Le voyageur du sable
lentement agonise.
Tapis de silence,
chemin sans étape :
son dernier souffle
attise la vie.

RÉVEIL

La danse du désir
se met en scène à l'aube
lorsque les braises froides
sont comme des fards
pour les marionnettes pâles
que sont tous les amants.

D'autres corps restent hagards
de se sentir déjà vieillards
si insensibles aux parfums
si avarés de leurs mains
si avides de venins.

C'est à un chant sans trilles
que l'oiseau se résume
quand la pluie dans la cage
vient agacer ses plumes.

On se réveille seul
ou à deux sous les draps
et c'est égal en somme,
c'est un nouveau matin.

Et l'on rejoint la gare
avec ou sans bagage
et la main dans la poche
on y froisse un papier.
Un prénom, une adresse,
un numéro de téléphone
finissent dans la flaque
qui sèche sur le quai.

EXERCICES DE VENGEANCE MODERNE

Le dos vrillé pour ne pas changer, la croix tordue, pseudo-Jésus, je figure en vedette dans un vidéo-clip qui obtient un franc succès chez les frangins domestiques.

Ou encore : je suis le célèbre démarcheur à domicile d'une marque de sacs-poubelle, et je vends à la fois le contenant et des éléments du contenu, et en option un *kit* idéologique sur l'actualité du gaspillage.

Ou encore : je m'enfile une dizaine de cafés dans le bar en face du cinéma où l'on projette un film dont j'ai écrit le scénario de la première goutte de sang à la dernière goutte d'encre et je n'ai pas encore touché un centime pour cette trahison-là.

Ou encore : je bande par réflexe pour une fille restée là dans le parking sous la mairie et qui a dégrafé sa jupe alors que je lui ai demandé du feu, il est vrai que je n'avais pas de cigarette.

Ou encore : je me refuse à faire la grève des singeries dans ma cage parce que je m'estime bien fourni en cacahuètes et que je n'attends plus aucun signe de respect de quiconque.

Ou encore : je passe par la fenêtre dès qu'on sonne à la porte.

Ou encore : je prends la porte quand le téléphone sonne.

Ou encore : je fourgue à prix d'ennemi mes vieux manuels de conversation à tout couple donnant devant moi des signes encourageants de dispute et de dissolution.

Ou encore : je fais le don massif et public de quelques caisses d'amphétamines et d'ambre solaire pour les déshérités du Sahel et de l'Éthiopie.

Ou encore : je décide de ne rien décider alors que je viens de prendre le pouvoir et que la situation est désespérée.

Ou encore : je décide de monter la sono lorsque l'atmosphère se détend et que les invités, même les plus timides, surtout les plus timides, ayant sucé le glaçon de leur premier whisky, commencent à découvrir ce qui va les aider à se supporter jusqu'à l'aube et peut-être même à s'aimer.

Ou encore : j'entame — si je peux dire — une impitoyable grève de la faim quand toutes les revendications ont été satisfaites et que les négociateurs estiment venu le temps de prendre une douche et de se glisser dans des draps bien frais.

Ou encore : je ne filtre aucun des messages contradictoires que l'on m'adresse.

Ou encore : je cesse de sourire lorsqu'on me poignarde, et je livre à qui veut l'entendre le nom de celui à la place de qui je suis poignardé.

Ou encore : j'accepte désormais de vivre, sachant cependant que mon crédit est épuisé.

DISPONIBILITÉ

Écrire dans le non-temps
qui s'attache aux lieux.

Écrire suspendu
entre le déjà plus et le pas encore.

Écrire à mi-chemin
de deux villes fantômes.

Écrire à l'encre sympathique
sur une feuille transparente.

Écrire sans cause et sans fin
sans lecteur et sans auteur.

Écrire en braille
pour ceux qui voient
et au cœur de la nuit
pour tous les autres aveugles.

Écrire dans une langue inconnue
une lettre anonyme qu'on ne postera pas.

Écrire pour être disponible.

BOULEVARD DES TERMITES

Embrassement soudain du boulevard
— ville froide ceinturée de feu —
noria de camions déboulant à pleine boussole
déchargeant boue, farine et bétail
à même la pelouse,
au pied du mur de la culture,
là, devant moi.

Tout se rejoue mais de travers
sur la planche et l'établi.
S'aiguise alors l'envie de fuir
la myopie des arguments
et le bafouillement ombilical,
et de n'y plus revenir
même et surtout en cas d'alerte.

Étourdissements sensuels
au bord du cataclysme,
grandes gerbes dans le lac,
effusions sous la cascade,
mélange des genres,
piétaille et noblesse
jusqu'à la dernière goutte de sperme
et même au -delà.

Le pont se fissure,
la langue se dénoue,
la robe tombe...
Implosion des brumes,
noyau final des fusions,
jusqu'au cri,
jusqu'au sang,
jusqu'au cœur,
battant, batailleur,
et la main électrique.

Explosion de la chair et des langues,
les frontières comme des toiles
d'araignée dans le cyclone,
des chorales surgissent du fond de l'océan
et les orchestres s'effritent avec la falaise.

Retour massif des quatre fous
vers la case du roi blanc
et le roi noir déguste les restes,
s'étranglant de rire pour la postérité
(plus de nouvelle de sa reine
partie depuis longtemps avec le cheval blanc).

Et maintenant les termites
s'attaquent à l'établi
sur lequel j'abandonne
l'échiquier de bois.

AFRIKAKORPS

1 - Chaleur totalement moite.
Même le diable se planque sous sa moustiquaire.
Il a tort.
Torse nu,
la cervelle baignée de robusta,
je flirte avec la toile cirée,
et tout est clair
et tout effraie.

2 - Murs blancs,
constellés d'insectes rivés par la lumière.

3 - Jazz et citronnelle
pour casser l'ambiance
d'un doux exil dans les contrées du mythe,
pour étouffer des rêves l'insidieuse liberté
qui m'offre des désirs bruns que je ne cherchais plus.

4 - Plongée dans l'eau des ténèbres et la lune ricane
de me sentir ému par le spectacle tranquille
de la cruauté.

5 - Pour sûr, perchés dans les arbres,
et parfois même le nez collé à ma fenêtre,
il y a des génies et des lézards qui ricanent
de me voir ausculter le cœur de toute recherche.

6 - Réapparition des insectes,
bien loin de toute ivresse.

7 - J'ai installé le masque (et son oiseau de crâne)
sur le fauteuil face au foulard rouge.
Lui ai demandé de dire son nom
et celui du forgeron qui l'a tiré du bois.
Il n'a encore rien dit
mais il est là, hiératique,
et son silence n'est pas tout à fait bienveillant.
Son silence insiste
comme un souvenir clos de l'enfance.
"Que viens-tu chercher en Afrique ?
Qui sont ces enfants perdus sous tes tropiques ?
Où sont tes ancêtres pantelants,
ceux qui échangèrent leur guerre contre nos arachides
et se lavèrent les mains au savon totémique
du sang rouge répandu par nos veines noires ?"
Voilà ce que le masque ne dit pas,
et c'est encore pire.

8 - "Va", dit le sage,
"cherche encore les sorciers.
Celui qui sait mon nom
connaît mes héritiers."

TEMPS DE PAIX, TEMPS DE TROUBLE

Sur la plage, passent lentement
des personnages voûtés,
pâles partenaires de la levée du soleil,
témoins de la chasse aux nuages,
anciens fervents de la folle prostituée.

Ils sont comme ces poissons
qui survivent à l'asphyxie
et qui racontent patiemment,
vautrés sur le filet qui sèche
ce que fut l'histoire des espèces.

Et je suis l'un d'entre eux.
Âpre à négocier ma survie,
je rôde le long des estuaires
et vais glissant parmi les longues herbes,
le visage éraflé par le sel et le sable du vent.

Moi aussi j'ai connu l'hésitation
tout au bout de l'écume,
la vieille et lente reptation
parmi les algues et les contingences,
le devoir de dire et celui de me taire.

SÉPARATION

Goutte de sens,
goutte de blues
aux doigts de l'hiver.

Les cœurs qui ont tant battu
soudain se figent
saisis par l'urgence
de la séparation,
tétanisés devant le seuil
qu'il faut franchir
sous l'œil du passé
qui serpente.

Plus de larmes,
et plus de rage,
à peine un peu de sang
pour qui se coupe
aux éclats du bonheur
éparpillés à terre.

Un homme,
une femme
se tournent le dos,
et les enfants entre eux
n'ont plus que devant où aller.

LE GUERRIER DU REPOS

S'arrêter un instant,
laisser venir les sentiments.
Cesser de trouver bons
les élixirs et les poisons.
Réduire un peu la tension
sur le fil des contradictions.

Se tenir tranquille près de l'armoire
pendant qu'elle ôte son peignoir.
Fermer les yeux, ouvrir les bras,
savoir qu'un jour tout finira.
Ouvrir les yeux, fermer les bras,
n'attendre rien et être là.

TECHNO

* Input

* 085 Reynolds Hi-Fi

* Marcher "le cœur plein d'amour et l'œil méchant"

* Fin du programme

PETITE FENÊTRE RENCONTRE GRANDE VILLE

Fenêtre ouverte sur la ville,
ville ouverte sur le monde.
Je me penche à l'extérieur,
les hommes en arme surveillent la fête.
Je me penche à l'intérieur,
un couple de ballons me contourne
et se pose
sur le fauteuil près de la cheminée.
Fenêtre ouverte sur d'autres fenêtres
à l'infini ou presque
et les pétales tombent
jusqu'au dernier.

Un chien promène son maître.
La mort promène ses serviteurs.
Par la fenêtre brisée je vois cela
et aussi la rue qui s'ouvre
comme une fermeture éclair
et puis qui engloutit taxis et mendiants
dans les replis de son sexe d'asphalte.

Alors la ville jouit de son propre spectacle.
Chronos avale le poignet avec la montre.
Le barman, d'un coup de chiffon,
efface le comptoir.
Et moi, devant la fenêtre sans carreaux,
attrapant l'oiseau qui passe
au fil de la plume
je frissonne au souffle
de la vie.

ICI BEAUCOUP DEPUIS RETOUR LA-BAS

Au triste gué de l'existence
entretenant les apparences
je m'arrête un instant
contemple dans l'herbe serpentant
la toujours vive tentation
la belle extrême solution :
renoncer à ce que j'ai
pour que ce que je suis
commence à exister.

RIEN QUE TOUT

Qui ne s'élève pas
ne tombe pas.
Qui ne tombe pas
ne s'élève pas.

Qui n'a jamais pleuré
n'a nul besoin d'être consolé.

Qui n'a rien gagné
n'a rien à perdre.
Qui n'a rien perdu
n'a rien gagné non plus.

Qui n'aime pas
ne déteste pas.

Qui n'écrit pas
n'a rien à effacer.
Qui n'efface rien
n'écrit pas.

Qui n'a encore rien dit
n'a plus de raison de se taire.

Qui voit son visage dans le ciel
pourrait voir au-delà du réel.

CRABES ET GOUDRON

Chaleur compacte, corps moites,
le papier, amolli, ploie sous les mots
et l'encre s'enfuit du stylo,
et personne ne sait pourquoi,
pourquoi pas, mais comment si,
poser une pierre sur l'autre.

Pas un souffle de vent,
tous les chiens sont couchés,
les bouddhas allongés.
Les lépreux se glissent
sous l'ombre des bateaux
et d'autres bateaux reviennent,
cales sombres jonchées d'argent.

Les philosophes comme les crabes se terrent,
les crabes comme les hommes suivent le vent.

Et j'ai suivi les mendiants
quand ils suivaient l'argent
dont parlent les philosophes
consommateurs de crabes.

Mais chacun finit par ignorer
comment pierre après pierre,
fut fixé le chemin
par ceux qui ne l'avaient pas tracé.

Et chacun reste à sa place,
corps en sueur,
corps sans peur,
corps en chaleur
dont l'ombre laisse des traces
sur le goudron qui fond
sous le papier.

ANNONCE DE LA CHUTE

Début du début,
et fin de la fin :
les extrêmes me disent
ce qui est bu
et ce qui est dû.

Le ciel chavire dans la nuit,
la terre éponge l'océan,
et en pierres d'apocalypse
un enfant sculpte sa naissance.

Puis,
dans l'éclat d'un mot
brisé sur le trottoir,
je déchiffre le microcircuit
de tous les discours
qu'il me reste à tenir
jusqu'à la mort du processeur.

UNE CERISE SUR LA BANQUISE

Il y a le temps des amours,
le temps où l'on accourt.
Il y a le temps du dépit,
celui où l'on s'enfuit.

Il y a le temps des sourires,
des baisers, des soupirs.
Puis le temps du martyr,
autre temps, autres soupirs.

Il y a le temps du voyage,
celui d'avant les âges.
Il y a le temps du naufrage,
celui où l'on surnage.

Il y a le temps des amours,
le temps où l'on accourt.
Il y a le temps du dépit,
celui où l'on s'enfuit.

PAPIER, CRAYON, ET CENDRIER

Les petits poèmes qu'on jette sur le papier
fenêtre ouverte, après minuit,
sont comme les lucioles au bord de la falaise :
on s'approche, on s'arrête,
on vacille, on hésite,
on y reviendra plus tard, peut-être,
ou bien jamais, tant pis.
On a posé des mots qui sont des bougies
sur le tissu de la prière.
On a bien vu que rien de neuf
ne s'annonçait de derrière l'horizon,
mais que rien non plus ne venait tarir
le besoin d'incantations.
Et l'on risque des formules
qui parlent de demain
et l'on berce le visionnaire domestique
qui ronronne les yeux mi-clos,
lippe et bedaine bien tendues,
un châle sur les épaules,
les doigts perdus dans le velours.
Et quand demain est là,
on est à peine étonné
de s'y trouver aussi,
depuis longtemps installé,
comme à une table de café,
avec papier, crayon et cendrier.

VIVRE INUTILE

Installe-toi cynique au cœur du système,
sur la tâche aveugle de ses contradictions.

Prends de lui ce que tu veux,
et ne lui restitue rien en retour.

Fais la preuve que ton abstention
est sans conséquence
sur le va-et-vient des mâchoires.

Passe à la caisse, les mains vides de tout copeau,
le nez lunaire, l'écharpe au vent,
et ne remercie personne
puisque personne ne te doit rien.

Vis inutile, en funambule administratif,
en marge de la logique,
au-dessus de ses lois,
postérieur à tes ouvrages.

KAFKA

Purgatoire
dans le brouillard.
Je ne sais pas ce que j'expie.
Une faute que je n'ai pas commise.
Kafka.

Mon vieux Kafka...
En attendant,
passif-actif comme toi,
je brise ma vie comme un os
pour l'hypothèse de la moelle
où je lirais une vérité,
profonde enfin,
un destin jusqu'alors camouflé,
une vraie raison de continuer.

En attendant,
tout peut se mesurer
à l'aune de ma disparition.

KOWEIT

Au restaurant chinois
 Paris, New-York ou Montréal
 peu importe ,
 puisqu'en souriant jaune
 on m'apporte
 le menu du jour
 menu du monde
 le catalogue de l'arsenal.
 Dix-neuf femmes autour d'une table
 surveillent du coin des lèvres
 une vingtième, qui rayonne.
 Plus près de moi
 le musicien de l'Europe
 boude ses champignons
 et relate à sa compagne assoupie
 le planning sans faille
 des trains et des concerts
 qui l'ont transporté de ville en ville.
 Mes machines sont restées
 dans leurs caisses, et finalement
 je commanderais bien
 juste une petite guerre.

Puis les enfants entrent en scène
 qu'on avait comme toujours
 oubliés.
 Et de leurs petites voix
 couvertes par le cliquetis
 des armes et des fourchettes
 ils demandent une assistance
 pour ne pas succomber aux cauchemars
 que nous n'osons pas leur avouer.

Mais personne ne les écoute
 et à l'heure du journal télévisé
 les enchères montent
 de l'excitation et de la page
 de publicité.
 Le bulletin météo étend ses prévisions
 jusqu'aux portes des empires
 qu'il ne reste qu'à conquérir,
 jusqu'au seuil du pire
 qu'il ne reste qu'à franchir.
 Le patron offre l'apéritif.
 Pacifistes, marchands d'armes
 d'images et de pétrole
 astiquent leurs calculettes.

Je ne peux plus dormir en paix.
 J'enrage d'impuissance.
 Je crains de haïr les hommes
 à force de les avoir trop
 aimés.

La guerre,
 le lendemain,
 comme on dit
 a éclaté.
 J'ai voulu fuir les regards fiévreux,
 exaspérés d'images triées et d'insomnie,
 de mes contemporains anxieux
 d'avoir peut-être manqué
 l'heure du dernier reportage.
 En vain.
 Une obscure et soldatesque euphorie
 déjà griffait ses rimes dans la cage animale
 et derrière les barreaux s'éveillait
 lentement
 la fauve et sainte famille barbare.

Pourtant, là-bas, si on l'écoute,
 le désert sort de l'histoire
 au son de l'ûd
 et le chant qu'il exhale
 se détourne des carnages
 habille le soleil quand il se lève
 et le console quand il se couche.
 Et je ne peux croire qu'il capitule
 sous le vacarme des bombes.

Indispensable régression
 disent-ils
 (mais qui parle au fond du couloir ?)
 des zones de sable et de sang,
 si vite retrouvées,
 d'avant la parole
 de malgré les dialogues
 du commentaire trivial
 sur le bien-sûr désastre
 sur le bientôt nouvel ordre
 sur le droit de l'histoire
 à sacrifier ses enfants
 sur l'autel des mutations.

GENERATIONS

Vertige de la page blanche.
Ivresse de la peau nue.

Marquer le papier de son encre.
Laisser sur le corps de l'autre
la trace d'une caresse
que l'on voudrait inoubliable.

Au risque du sens
qui se hisse sous le mot.
Au risque des sentiments
qui se nouent
après la défusion des corps.

À l'enseigne du personnage
que l'on adopte
pour en réaliser le destin.

Main dans la main de l'enfant
que l'on fut
et puis que l'on fit.

VIE RÊVÉE, RÊVE NON VÉCU

Si je fouille mes poches, il y a :
des tickets de métro,
des numéros de téléphone pour les mauvaises nouvelles,
une liste des devoirs qui restent accomplir,
des paroles de chansons que je ne chanterai pas,
des pièces de monnaie d'un peu tous les continents,
mais plus un seul diamant.

Si je fouille mon corps, il y a :
des douleurs cachées,
des cicatrices vives qui saignent tous les jours,
des braises qui annoncent des cendres,
des bourgeons que la nuit a pétrifiés de ses baisers de givre,
des promesses de jouissance étouffées par le temps,
mais plus un seul printemps.

Si je fouille mes idées, il y a :
des espoirs déçus,
des projets de lumière égarés dans la nuit,
des utopies cosmiques diluées dans les caniveaux,
des anticipations justes rattrapées par l'histoire,
des occasions publiques d'en être bientôt privé,
mais plus de théories ardentes.

ENFIN

En traversant la faim,
j'embouche le début.

En touchant le fond,
j'approche la cause de l'asphyxie.

En laissant s'éteindre le désir,
je vois enfin ce que montre le monde.

ROUTINES

Tout au fond d'une nuit d'orage
les vaches n'hésitent plus à défilier
entre deux rangées de candélabres.

Mais au réveil,
le ciel a mis sa blouse grise,
celle qui rend studieux les paysages.

L'INSTITUTION DES ASTRES

La caserne des pompiers est en flammes.

On supporte mal
que l'hôpital soit malade
que le château soit faible
que les marins meurent de soif
que les policiers soient pris la main dans le sac
que le camion de dépannage gise, capot ouvert,
au bord de la route.

Maintenant le pompier gravit son échelle
jusqu'au rebord de mon rêve.
Il vient me dire en pleurant
que ses larmes ne suffiront pas à éteindre
le feu des illusions qui se consomment.

Je ne peux rien pour lui.
Mais avant même de pouvoir le lui dire,
la sonnerie du réveil
l'efface sans retour.

P6 D6 BUDA

Pauvre petit jouet populaire
derrière la vitrine de poussière :
avec tes éclats de nickel triste
plus aucun gosse ne te veut sur sa liste.

Pauvre petit jouet mécanique
aux boyaux sans électronique :
tu couines encore derrière la porte
tu pries pour que passe un diable qui t'emporte.

Pauvre petit jouet miniature
que foule au pied du mur la foule sans un murmure :
du ventre nouveau l'enfant n'est pas né
qui au comptoir des rêves viendra te réclamer.

AFRIQUE

Afrique :
de broc et de briques,
de troc et de fric,
de flaques et de flics,
de loques et de chic,
dreadlocks et musique
d'Afrique.

Afrique :
tortues en rut,
torchis des huttes,
hôtels des putes,
la chair en brut
tire droit au but,
conjure la chute,
et le désert lutte
avec le chant des flûtes
d'Afrique.

Afrique :
sus au rabe
si t'es capab'
malgré les vieux perchés sur les arb'
les bébés morts au cœur des baobabs ;
si t'es toubab,
t'es un nabab,
même les arabes
grillent leurs kebabs,
mais les pov' nèg' passent sous la tab'
en Afrique.

VITE

À cent à l'heure sur les carrefours
je vise le temps et le lieu qu'il me faut pour
recueillir l'idée inspirée par l'amour
que je dis avoir pour d'autres carrefours.

Et je salue les corps impatients de soleil
de ceux et de celles qui renoncent au sommeil
et tiennent en fin de nuit les ébrieux conseils
d'où sortent des projets à nuls autres pareils.

La vie qui brûle au bout de nos doigts mous
remonte sans frémir jusqu'autour de nos cous
et se fixe, insolente, quand palpite le pouls
où se compte à rebours ce qui reste encore de nous.

MA PEAU

Je suis présent sur de multiples fronts,
plutôt sentinelle que soldat,
et pas même certain
que des hostilités aient été engagées.

Pourtant le ciel est lourd,
comme si des nations,
en un tacite rendez-vous,
s'y pressaient pour en découdre.

Il y a bien des fusées traçantes
mais elles n'éclairent que des évidences
et me laissent dans l'ignorance
de qui va donner l'ordre de tirer.

Je suis l'instrument parfait
d'un récit qui va s'écrire à l'imparfait.
Mais c'est ma peau ici que je risque.
Il est grand temps de désertir et de combattre.

AU FEU

Poussé à bout,
la bride autour du cou,
je cherche après tout
à en finir avant tout.

Joli coup.

Moins de gâchis,
moins d'inertie,
plus d'énergie,
je brûle ma vie.

J'épouse le bruit.

Je ne dis rien
qui ne soit rien,
qui ne soit vain,
qui ne soit loin.

Qui ne soit rien.

Je ne sais rien.
Je cherche après tout
à brûler ma vie.

SOIF

La chair dit oui,
la chair dit non,
le corps aboie selon sa soif.

Le sol accueille les désirs vagabonds,
et l'amour s'installe, fugace,
dans un rêve hors saison.

A l'aube, le sourire
reste accroché au mur,
entre la poutre et la toile d'araignée.

ON PREND DES FORCES EN VIEILLISSANT

On prend des forces en vieillissant.
On lève la paupière au levant comme au couchant.
On dit des mots qui s'en vont trébuchant
et qui étaient des gestes quand on était enfant.
Et ces mots sont des gestes que l'on offre au vent
et qui reviennent un jour comme des engagements,
qui disent qu'il est trop tard mais qu'on a encore le temps
d'oublier les défis et de quitter les rangs.
On prend des forces en vieillissant.

On prend des forces en vieillissant.
On broie du pied les certitudes.
On négocie les amplitudes.
On se méfie des multitudes.
On apprivoise la solitude.
On redécouvre les latitudes.
On convoque des colloques
sur les rapports Nord-Sud.
On troque Éros contre le Talmud.
On prend des forces en vieillissant.

On prend des forces en vieillissant.
On se met à brûler d'un même feu.
Il y a de plus en plus de lieux
où l'on entend parler de dieu.
Mais on se dit que ça fait encore bien peu,
que ça reste une affaire bonne pour les vieux.
On prend des forces en vieillissant.

POUSSIÈRES

Ombres, lumières, parfums retranchés sous la terre :
j'ai le besoin compatissant de me cacher du monde,
de passer sous le lac pour penser mes blessures.
De rester ivre et calme à tirer sur ma pipe,
immobile, invisible, inaccessible et blanc.
De n'avoir nul projet, de n'avoir nul désir,
de laisser le cristal se couvrir de poussière.

À quoi bon frémir pour telle ou telle femme,
travailler sans relâche pour me glisser dans son corps,
cambrioler pour elle les boutiques et les ports,
et finir oublié sous les néons de ses caprices ?

Ombres, lumières, parfums subtils des vipères :
j'ai parlé de tout avec chacun et chacun m'a écouté.
Tout était oublié à la fin de la journée.
On a recommencé sans façon tout au long de l'année.
Je sais qu'il faut beaucoup de rien pour faire un tout ;
que ce qui se reproduit au même ne cesse de changer.
Mais j'ai le besoin fatigué de ne plus toucher au monde
et de laisser se faner les couleurs sous les pétales.

À quoi bon devenir l'esclave d'une promesse,
d'une caresse,
d'une promesse de caresse ?

À quoi bon espérer d'un regard et d'un corps
des mensonges moins cruels
que ceux qui dorment dans la voix ?

FRÉDÉRIC JÉSU

POÈMES

Poèmenvrac (I). - 1975-1990

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0320-7